

Desk Set (1957) de Walter Lang

Apolline Caron-Ottavi

Number 181, February–April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron-Ottavi, A. (2017). Review of [*Desk Set (1957) de Walter Lang*]. *24 images*, (181), 62–62.

Desk Set (1957)

de Walter Lang

Bunny Watson (Katharine Hepburn) est une femme brillante. Et son travail la passionne : à une époque où les ordinateurs n'existent pas encore, elle répond au téléphone, avec quelques employées sous sa gouverne, à toutes les questions imaginables. D'une statistique économique pointue à la marque de voiture du héros dans un film, elle déniche les informations en puisant de l'immense bibliothèque qui l'entoure. Ce métier taillé sur mesure se retrouve néanmoins menacé le jour où débarque dans l'entreprise Richard Sumner (Spencer Tracy), un pionnier de... l'informatique. L'homme est charmant, mais ses projets enchantent moins les travailleuses du petit bureau d'information. Comédie piquante, le film de Walter Lang n'a pas perdu en pertinence. Son portrait acerbe du milieu de l'entreprise frappe en premier lieu : un univers hiérarchisé à la terminologie opaque (Bunny le souligne par une réplique bien sentie sur le « titre » de Richard lors de leur première rencontre), où le grand patron prend de sa tour d'ivoire des décisions dont l'impact sur les ressources humaines compte moins que les objectifs de rentabilité, et où la quantité l'emporte sur la qualité. *Desk Set* développe surtout une analyse subtile des bouleversements technologiques. Les pistes de réflexion proposées par le film sont encore celles que l'on se doit d'explorer aujourd'hui, suite à une révolution informatique qui n'en finit pas de remettre en question notre rapport à la connaissance et à l'information : les ordinateurs



peuvent faire des miracles, à condition que ceux qui s'en servent n'aient pas perdu toute connexion avec le savoir nécessaire à la recherche, l'intelligence et l'esprit critique. Les conséquences d'un mauvais usage de l'informatique sont la matière des séquences les plus hilarantes du film. Pour autant, *Desk Set* n'est pas un film passéiste, envisageant à travers son *happy end* un avenir où compétence humaine et efficacité technologique pourraient faire avancer le monde main dans la main... Porté par l'interprétation délicieusement effrénée du duo Hepburn/Tracy et par la direction de la photographie flamboyante de Leon Shamroy, jouant magnifiquement des aplats de couleurs, tantôt castrateurs (la moquette du CEO), tantôt chaleureux (les vêtements chatoyants du groupe sympathique des employées de bureau), *Desk Set* (joliment titré « une femme de tête » en français) est un film de Noël réjouissant qui a, encore aujourd'hui, de quoi donner matière à penser. – **Apolline Caron-Ottavi**

Welcome Back, Mr. McDonald (1997)

de Kōki Mitani

Dramaturge et cinéaste célèbre au Japon, Kōki Mitani ne bénéficie pas de la même popularité en dehors de l'archipel, bien que ses films soient imprégnés de l'influence de cinéastes américains – on pense notamment à Billy Wilder et Woody Allen pour la verve et l'écriture, ou encore à Robert Altman pour la fluidité de la caméra. Le plan d'ouverture de l'hilarant *Welcome Back, Mr. McDonald*, le premier long métrage de Kōki Mitani, fait d'ailleurs écho à celui de *Nashville*. Dès les premiers instants, le cinéaste nous plonge dans un amusant chaos intertextuel. Adaptant sa propre pièce, qui portait sur les défis que devait surmonter une troupe pour diffuser un drame radiophonique en direct, Kōki Mitani use des moyens du cinéma pour insuffler un dynamisme inédit à son œuvre.

Tout en respectant l'unité théâtrale de temps et de lieu, la caméra de Mitani exploite habilement le potentiel de la profondeur de champ afin de cadrer à l'arrière-plan tel technicien anxieux ou tel acteur récalcitrant. Quant au récit lui-même, il exacerbe intelligemment la tension dramatique lié à un tel projet artistique en insistant constamment sur les temps qui s'égrènent inéluctablement et en soulignant les silences – souvent involontaires – qui risquent de faire décrocher l'auditoire potentiel. Cette pression des cotes d'écoute est d'ailleurs personnifiée par un chauffeur de camion affublé d'un imposant chapeau de cowboy (Ken Watanabe) qui, tout au long du film, fait mine de changer de fréquence au moindre temps mort.

L'acte de création collectif en direct est ainsi représenté comme un chaos qui menace de voir l'entreprise s'écrouler à tout instant : des caprices de

l'actrice principale à la décision d'un acteur de rebaptiser sur un coup de tête son personnage Donald McDonald, suite au vif coup d'œil jeté sur le lunch ramené de la fameuse chaîne de restaurants... Grâce à de nombreux commentaires en voix hors-champ et à un travail rigoureux sur la composition des plans qui permet de visualiser l'impact collectif de la moindre décision abrupte, Kōki Mitani parvient à rendre un hommage original et bien senti à l'univers des *performers*. – **Paul Landriau**

